



Courbes et légendes autour de l'île mésolithique des Birvideaux

Grégor Marchand

► To cite this version:

Grégor Marchand. Courbes et légendes autour de l'île mésolithique des Birvideaux. Bulletin de l'AMARAI, 2020. hal-03024263

HAL Id: hal-03024263

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-03024263>

Submitted on 25 Nov 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

COURBES ET LÉGENDES AUTOUR DE L'ÎLE MÉSOLITHIQUE DES BIRVIDEAUX

Grégor Marchand*

*Me zo ganet e-kreiz ar mor
Teir leo er-maez ;
Un tiig gwenn du-hont am eus,
Ar banal 'gresk e-tal an nor
Hag al lann a c'hol' an avaez.
Me zo ganet e-kreiz ar mor
E bro Arvor.*

Yann-Ber Kalloc'h (1888 - 1917)

En ennoyant de larges zones côtières en avant des côtes actuelles, la transgression marine postérieure à la dernière glaciation a créé les îles d'aujourd'hui, mais en a fait disparaître certaines, quelques millénaires plus tard, à mesure que s'élevaient les eaux. Tel est le cas de l'île des Birvideaux, plateau rocheux faiblement submergé à l'ouest de la Presqu'île de Quiberon, entre Groix et Belle-Île-en-Mer. Cet article se propose de convoquer des connaissances géomorphologiques et chronologiques actuelles, mais aussi un ensemble de légendes attrayantes, pour aider à placer cette île dans le paysage maritime du Mésolithique de Bretagne. Sans que s'estompent les frontières entre projections légendaires et prospectives scientifiques, cette réflexion autour d'un espace terrestre englouti montre toute la puissance fantasmatique de la préhistoire maritime, que l'on aurait tort de laisser à distance. Sous la surface océanique, véritable miroir à fantômes, chacun s'en va chercher une forme du passé ; les évocations si diverses trouvent parfois à s'accorder.

1. À la recherche d'une île engloutie au milieu de l'Holocène

Les courbes bathymétriques des relevés marins et les courbes de niveaux marins naissent d'un ensemble d'approximations non minorées par leurs auteurs, qui ne permettent guère de dessiner avec certitude les contours des îles des premiers millénaires de l'Holocène. Elles permettent encore moins d'écrire leur histoire, depuis la séparation de la masse continentale jusqu'au stade actuel, qui est soit un espace insulaire soit un haut-fond. Ces courbes n'en sont pas moins le fondement de nos connaissances sur les paysages littoraux engloutis à l'Holocène. Les courbes bathymétriques donnent l'altitude du sommet des sédiments du fond de la mer, dont l'épaisseur peut être estimée par des prospections sismiques notamment (Menier, 2004 ; Menier *et al.*, 2010). Il n'est donc pas possible sans un long travail analytique de corréliser les deux gammes d'information.



Fig. 1. Carte des principales îles du Ponant, avec indication en rouge de la position du plateau ou haut-fond d Birvideaux. Les lignes bathymétriques des -20 et -50 m sont signalées (DAO : G. Marchand).

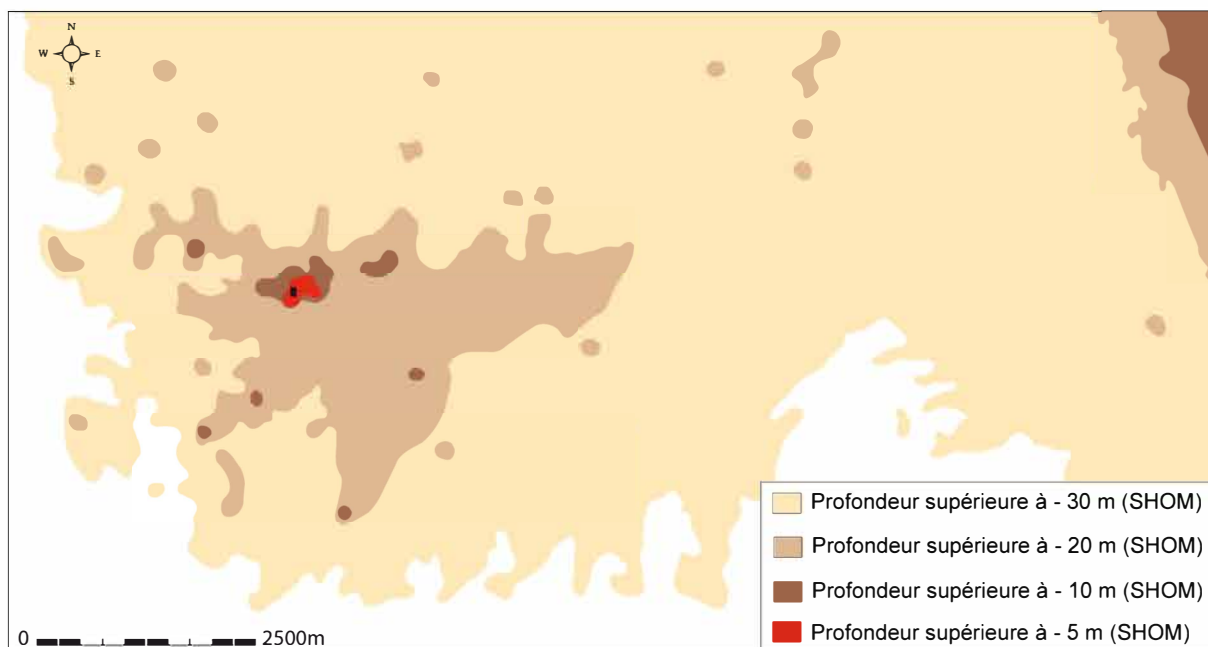


Fig. 2. Évocation cartographique de l'île des Birvideaux d'après les courbes bathymétriques du SHOM. L'île n'est constituée qu'avec des niveaux marins supérieurs à -20 m sous les plus basses mers actuelles, niveau de référence (DAO : G. Marchand).

Le plateau rocheux des Birvideaux est situé à 10,7 km à l'ouest de la pointe de Kervihan à Quiberon, 11 km au nord-ouest de la pointe des Poulains à Belle-Île-en-Mer et 18 km au sud-est de la pointe des Chats à Groix (fig. 1). Immergé en permanence (altitude -3,60 m NGF), il est constitué de roches métamorphiques de faciès « schistes bleus », dont l'île de Groix représente la seule partie émergée (Audren *et al.*, 1993). Ce plateau fait partie du Pré-continent Breton (Pinot, 1974), bande péricôtère large de 5 à 15 km qui englobe toutes les îles au sud de la Bretagne de Penmarc'h au Croisic. Deux systèmes littoraux comprenant platiers fossiles, falaises, estuaires et cordons de galets ont été signalés depuis des décennies autour de l'actuel niveau bathymétrique des -30 m et autour des -8 m (Pinot, 1968, 1974 ; Delanoë et Pinot, 1974, 1977 ; Menier, 2004, p. 149). Ils correspondent à des stationnements marins assez prolongés. Dans le premier cas, les Birvideaux forment alors une hauteur qui domine les estuaires de la Paléo-Vilaine au sud et de la Paléo-Rivière d'Etel à l'ouest.

L'espace insulaire des Birvideaux en tant que tel ne se dessine qu'entre les niveaux -20 et -5 mètres de la carte bathymétrique du Service hydrographique et océanographique de la Marine (SHOM – niveaux mesurés à partir des plus basses mers de vive-eaux – fig. 2). Avec la courbe bathymétrique à -20 m, l'île mesure 5 km d'est en ouest et 3,5 du nord au sud, pour une surface approximative de 9,2 km² (trois fois plus étendue que l'actuelle île de Houat). Avec le contour des -10 m, l'île s'est déjà réduite comme peau de chagrin, mesurant 800 sur 400 m, soit environ 0,3 km². À quelle période ces niveaux sont-ils atteints par la mer ? Cela peut être estimé avec un autre type de courbe, qui en montre l'évolution approximative en fonction du temps.

On prendra garde de distinguer les variations du niveau marin à l'échelle de la planète, qualifiée d'« eustatisme » et rapportée au centre de la Terre, de ses déclinaisons régionales qualifiées de « niveaux marins relatifs », tributaires de conditions topographiques ou géomorphologiques locales (Goslin, 2014, p. 16 ; Stéphan et Goslin, 2014). À l'échelle de la planète, on décrira ainsi un niveau marin inférieur de 100 à 120 m durant le Pléniglaciaire, entre 20 000 et 18 000 avant notre ère, puis une remontée rapide jusqu'au niveau -60 m au début de l'Holocène, vers 10 000 avant notre ère. Un ralentissement notable de cette dynamique intervient au milieu du septième millénaire, amenant les rivages autour d'une quinzaine de mètres sous l'actuel. La montée des eaux se fera plus paisible à partir de ce moment-là (Ters, 1973 ; Pirazzoli, 1991 ; Lambeck, 1997 ; Rabineau *et al.*, 2006 ; Stéphan, 2011 ; Stéphan *et al.*, 2015).

L'établissement du référentiel local se fait dans des contextes sédimentaires déposés en milieu de basse énergie, avec des carottages effectués pour l'essentiel dans des lagunes et tourbières littorales (immergées ou non). Les microfossiles présents en zone intertidale (foraminifères, ostracodes, diatomées) ou les cortèges végétaux indiqués par les pollens signalent l'envahissement marin. La méthode des Sea-Level Index Point (SLIP) ou « point-index » caractérise ainsi une position relative du niveau marin à un moment précis par rapport à sa position actuelle, avec une certaine marge d'erreur (Stéphan et Goslin, 2014 ; Goslin, 2014, p. 49). La datation de ces niveaux comporte également son lot d'imprécisions, liées à la mauvaise maîtrise des variations latérales de faciès sédimentaires dans les carottages, aux imprécisions intrinsèques de la méthode radiocarbone, à la compaction des sédiments et aux

défauts de certains matériaux utilisés pour obtenir des comptages isotopiques comme les coquilles (affectées par un fort effet réservoir océanique). On rappellera que le marnage est aujourd'hui de 5,50 m aux marées d'équinoxe à Portivy, en face de l'île de Téviec, ce qui donne un paramètre pour estimer l'extension des estrans de l'Holocène. Puisque l'estimation du niveau marin correspond aux plus hautes mers et les courbes bathymétriques sont mesurées par rapport aux plus basses mers, il convient de bien la prendre en compte (pour mémoire, un niveau marin inférieur de 5 m à l'actuel sur la courbe correspondra au zéro des cartes marines).

Le stationnement marin autour des -30 m correspondrait à la fin du neuvième et au huitième millénaire avant notre ère, soit un niveau contemporain du premier Mésolithique (période pollinique du Boréal). C'est à la fin de ce millénaire que la terre des Birvideaux est cernée par les eaux. Sa disparition peut être estimée en s'aidant de récents travaux réalisés par P. Stéphan, fondés cette fois sur davantage de données régionales. Ils estiment le niveau marin à une profondeur comprise entre -15,5 m et -11 m sous l'actuel (profondeurs bathymétriques comprises entre -7,15 et -14,02 m) vers 6200 avant notre ère lors de l'occupation de l'habitat mésolithique de Beg-er-Vil (Stéphan in Marchand *et al.*, 2018) : avant même le sixième millénaire et les occupations mésolithiques des habitats-nécropoles de Téviec et Hoedic, l'île des Birvideaux mesurait seulement quelques centaines de mètres de long. C'est peut-être au début du Néolithique, entre le sixième et le cinquième millénaire, que l'île fut engloutie. Évidemment, nous ne connaissons rien des couvertures sédimentaires ou végétales qui ont été déblayées au cours de la transgression marine et qui ont peut-être ralenti ce processus érosif.

Courbes bathymétriques et courbes de remontées marines aident à esquisser les contours – encore bien flous – d'une île émergée au moins du huitième au sixième millénaire avant notre ère, soit au moins deux millénaires. Tout reste à explorer sur ce plateau rocheux, dont quelques zones basses ont pu piéger des sédiments, de même que l'on gagnera à préciser les dates de cette insularité transitoire par des lectures plus précises des modèles numériques de terrain.

2. Des murmures sous-marins

2.1. Recueil des différentes versions de la légende

C'est le folklore qui d'une autre manière repeuple cet espace disparu, avec d'étranges connexions narratives qui ne peuvent qu'intriguer les spécialistes du Mésolithique...

Le plateau des Birvideaux serait le siège de la ville engloutie de l'Aïse, occupée par le peuple des Birvideaux ou des Berbidao en langue bretonne. Ses habitants vivent sous la mer et se nourrissent de moules et de patelles. À la Saint-Colomban, le 23 novembre, ils sortent des eaux pour participer au Pardon, enveloppés de manteaux rouges tissés de feu pur. Ils retournent ensuite vivre dans l'océan, non sans avoir au préalable jeté leurs manteaux sur un bûcher.

On retrouve trace de cette légende dans les écrits de l'abbé Pierre-Marie Lavenot (1838-1895), prêtre, mais aussi collecteur de mythes et archéologue. Il a notamment fouillé la

chapelle Saint-Clément à Quiberon à partir de 1870, premier édifice religieux de la presqu'île alors enfoui sous les dunes et rebâti par la suite (Lavenot, 1890). Dans un article de 1886, il fait mention de cette légende, qui voyait des habitants en manteau rouge venir à la messe à la chapelle Saint-Clément, tout en centrant son propos sur les paysages submergés au large du Morbihan. On y trouve ainsi une description d'une prétendue connexion entre Belle-Île et Houat, idée totalement démentie depuis, puisqu'au contraire l'embouchure de la Paléo-Vilaine séparait ces deux entités géographiques lors des dernières glaciations. Mais on relèvera que le prêtre, lui aussi, va chercher les traces du passé sous le miroir d'eau.

En 1905, Paul Sébillot (1843-1918) signale également la légende de la ville d'Aïse (nom qu'il interprète comme une déformation de la ville d'Ys), sur le plateau des « Berbideaux ». Ses habitants venaient à la messe à Kermorvan, montés sur des ânes, en passant sur une chaussée de galets.

En 1907, Marie-Renée Le Fur a recueilli de la bouche de Francine Buhé une version bien différente des précédentes, à l'évidence agrégée à la légende de la cité d'Ys d'ordinaire placée dans la baie de Douarnenez (Le Fur, 1908, p. 15). La ville de Ker-a-Is s'étendait entre Lorient et Quiberon et fut engloutie en châtiment d'une corruption généralisée des mœurs. L'ancien roi hantait les landes de la Presqu'île de Quiberon, vêtu d'un manteau rouge : il avait manqué de charité au moment de l'engloutissement de sa cité et avait repoussé sa femme d'un coup de pied ; il devait expier sa faute jusqu'à ce qu'une personne l'ait pris en pitié et lui parle. Il disparut en effet lorsqu'une femme compatissante lui dit « Pauvre homme, où allez-vous ? ».

C'est à Roparh Er Mason (1900-1952) que l'on doit créditer la forme la plus célèbre de la légende des Birvideaux (Er Mason, 1943, p. 139). Son poème est consacré au jour du Pardon, « pour ceux qui se sont noyés sans extrême-onction », lorsque sortent les noyés enveloppés de rouge. « Le froid qui nous brûlait lorsque nous étions dans l'eau glacée, c'est le feu qui prend sa place au pays des hommes. Il nous enveloppe entièrement comme d'énormes manteaux » (*Ibid.* p. 140). L'accent est mis sur la pénitence des morts sans extrême-onction, placés au purgatoire sous la mer, et il n'est nulle mention de la ville engloutie. Le poète fait en revanche apparaître un registre de couleur qui animera les versions ultérieures : le feu rouge, les moules bleues et les patelles grises.

Cette légende sera couchée sur le papier par Per-Jakez Hélias (1914-1995) en 1983 (publiée en breton dans les années 1950). Cette version reste la plus fréquemment citée, par exemple dans le « guide de la Bretagne mystérieuse » (Le Scouézec, 1989, p. 518-519). Les habitants voyaient se réduire la chaussée de galets qui les reliait au continent, puis la transformation de leur terre en une île ; une tempête la fit un jour disparaître, mais ses fidèles habitants restèrent y vivre, dans une grande indigence et moult afflictions. La sortie annuelle des eaux reprend ensuite les termes de Roparh Er Mason. Lucien Gourong publiera en 1999 une version assez proche, associant plusieurs collecteurs aux dires de sa grand-mère Elisa Le Visage. Cette fois, les habitants de la ville d'Aïse sont châtiés pour leur mécréance ; le reste du récit – et notamment la sortie des eaux qui est toujours le point d'orgue de la légende – est semblable aux autres versions.

On suit ainsi à travers tout le vingtième siècle les enchevêtrements de motifs de cette légende, visiblement très répandue chez les « mammoù-kozh » de la Presqu'île. On continuera maintenant à la faire vivre, cette fois dans la cervelle de l'archéologue intrigué.

2.2. Des connexions avec l'archéologie, mais une interprétation non littérale

L'insularité progressive et la submersion finale sont deux thèmes rencontrés plus haut, dans notre définition d'une île mésolithique aux contours encore flous. Quant à une population vivant comme des crabes dans des grottes et anfractuosités, qui se nourrit de moules bleues et de patelles grises, il ne faut guère forcer le trait pour la rapprocher de pêcheurs qui abandonnent ces amas coquilliers si emblématiques pour les archéologues. Enfin, les si curieux manteaux de feu entretiendraient quelques rapports avec les pratiques funéraires du Mésolithique, telles qu'elles furent révélées par les fouilles de Marthe et Saint-Just Péquart sur l'îlot de Téviec, de 1928 à 1930. à 12 km au nord-est du phare des Birvideaux, ce site comprenait en effet 10 tombes, abritant 23 individus, avec des pratiques funéraires impliquant le dépôt d'ocre rouge sur les corps inhumés et la réalisation de foyers sur les massifs de pierre couvrant les sépultures (Péquart *et al.*, 1937). Du feu et de la couleur rouge, donc. Île submergée, usage alimentaire des mollusques marins et vêtements de feu : ces trois motifs sont comme des échos qui se répercutent entre la légende quiberonnaise et l'archéologie du Mésolithique. Pourquoi les négliger et alors comment les interpréter ? Chercher dans les recensions écrites de cette légende sera l'occasion de s'attarder sur la prétendue mémoire des submersions marines.

On notera comme préalable que les mentions écrites de cette légende sont bien antérieures à la fouille de M. et S.-J. Péquart et qu'il ne peut s'agir d'une fantasque adaptation aux découvertes des préhistoriens. Le principe d'un souvenir de peuplades disparues et de terres englouties conservées dans les traditions populaires est l'une des options possibles pour interpréter cette légende (Le Scouézec, 1989, p. 518). Cette voie a été ainsi empruntée aux antipodes, en Australie, comme manière de dater des mythes, en leur attribuant une valeur littérale. Patrick D. Dunn et Nicolas J. Reid ont compilé 21 légendes d'inondation sur les côtes de cette île ; ils proposent de les dater à partir de la courbe de remontée marine, faisant remonter à sept millénaires avant nous certains de ces récits aborigènes (Dunn et Reid, 2016). Ce serait approximativement la période de submersion du rocher des Birvideaux ; doit-on procéder de même ? Il nous semble que de telles hypothèses négligent par trop les chaînons de la transmission orale, c'est-à-dire pour les Birvideaux la vie et l'histoire mouvementée de plus de 1700 générations d'êtres humains. Par ailleurs, le rôle prééminent de l'écriture dans la conservation longue de la mémoire en Europe occidentale, de même que la vigoureuse politique ecclésiastique de christianisation des espaces spirituels – physiques et psychiques – au cours des siècles interviennent de manière prépondérante dans toutes les constructions légendaires.

Une autre voie d'interprétation, moins littérale, s'intéressera aux structures communes entre cette légende et des récits ou motifs identiques recueillis en France. À l'instar de Van Gennep (1873-1957), elle se méfie des théories de la survivance ou de la dégénérescence (Van Gennep, 1998, p. 93-94). Paul Sébillot signalait le grand nombre des légendes de villes englouties dans l'ouest de la France, entre Granville et le Raz de Sein, ces récits devenant plus frustes entre le Raz de Sein et la Gironde (Sébillot, 1905, p. 60). Dans leur monumental

« Dictionnaire critique de mythologie », à l'entrée « Ville engloutie », Jean-Loïc Le Quellec et Bernard Sergent étendent les comparaisons à une large partie de la planète ; ces déluges locaux en châtimant d'une faute seraient souvent des réductions locales et des formes atténuées du mythe du Déluge (Le Quellec et Sergent, 2018, p. 1327-1330). La version de Marie-Renée Le Fur, celle du « roi rouge errant » correspondrait à ce motif, mais on a vu plus haut les rapports très étroits qu'elle entretient avec la légende de la cité d'Ys. Celle de Lucien Gourong, la plus récente, souligne le châtimant de la cupidité, collective cette fois. Les autres versions font état d'une fidélité des habitants à leur ville progressivement engloutie, sans faute individuelle ou collective particulière.

Dans le même dictionnaire, à l'entrée « Morts-vivants », la légende des Birvideaux est évoquée comme exemple d'une fête célébrant le retour des morts parmi les vivants, son déroulement en novembre accentuant une analogie avec Samain/La Toussaint/Halloween (Le Quellec et Sergent, 2018, p. 841). Cependant les Birvideaux reviennent le 23 novembre et non le 2 de ce mois : c'est le jour de la Saint-Clément, pape du premier siècle, martyrisé par noyade et aujourd'hui patron des marins. C'est Pierre-Marie Lavenot qui écrit que les Birvideaux suivaient la messe à la chapelle Saint-Clément, qu'il venait de fouiller au sud de la presqu'île de Quiberon (Lavenot, 1890). Paul Sébillot parlait, lui, de Kermorvan. À partir de la version de Roparh Er Mason en 1943, le pardon correspond à Saint Colomban de Luxeuil (543 - 614 ou 615), évangélisateur et abbé irlandais. Un parfum plus celtique si l'on veut, et ainsi chacun accommode son saint à ses options idéologiques. Peu importe ici, puisque l'Église catholique fête le même jour ces deux personnages majeurs de son histoire la plus ancienne.

On remarquera chez Roparh Er Mason comme chez Per-Jakez Helias l'idée que certains des Birvideaux seraient des noyés sans sépulture, placés au purgatoire, des morts incomplets faute des rites funéraires idoines, condamnés de ce fait à revenir inquiéter les vivants. Leur manteau rouge est au Moyen-âge la vêtue symbolique des pêcheurs et pécheresses (J.-L. Le Quellec, *in litteris*), plus particulièrement ici ces damnés sans sépulture, que seul le recteur peut soulager par sa bénédiction, les autorisant à retourner sous la mer. Z. Le Rouzic nous rappelle d'ailleurs que les légendes de « moines rouges » – religieux débauchés et châtiés – sont pléthores en Bretagne (Le Rouzic, 1934). C'est le feu allumé dans un amas de fagots qui signale ce moment de basculement de la vie à la mort, comme dans d'innombrables cérémonies calendaires (Van Gennep, 1998, p. 716). Dans la version évoquée par Paul Sébillot, les Birvideaux chevauchent des ânes pour gagner le continent, motif que l'on peut corréliser aux images similaires dans la Bible et le Nouveau-Testament : ainsi Jésus chevauche un âne lors de son entrée solennelle à Jérusalem, fêtée désormais lors des « Rameaux ». L'Église catholique a bel et bien encadré la légende des Birvideaux, que l'on ne peut plus envisager sans des références permanentes à ses textes et à ses rites.

Pour résumer, on voit bien les glissements et contaminations qui affectent cette légende au cours du vingtième siècle, que ce soit avec la légende de la ville d'Ys ou avec un vieux fond celtique qui placerait l'au-delà dans des îles du couchant. Cette voie interprétative a notre préférence, car elle accueille tous les motifs de la légende, des plus anciens aux plus récents. Il reste une question : pourquoi placer cette ville engloutie à cet endroit et pas autour d'un autre rocher bordant la Presqu'île de Quiberon, notamment plus au sud ? Reste-t-il, sur les rivages

et dans les ports, la sourde mémoire d'une terre disparue ? On doit surtout souligner la dangerosité des lieux, qui pouvaient engendrer un péril tangible pour des navigateurs. Les Birvideaux est un lieu de naufrage, tel celui du trois-mâts « Prince » le 11 novembre 1681, et ces parages redoutés et mortifères ont sinon généré du moins alimenté les récits légendaires.

Le haut-fond des Birvideaux accueille des morts-vivants dans un état larvaire assez peu enviable, toutes les versions de la légende concordent au moins sur ce point. Cela n'est pas sans rappeler les images dépréciatives sans cesse accolées à la période mésolithique par certains archéologues, qui y voient une période de dégénérescence du Paléolithique supérieur ou une période initiale obscure précédant le glorieux Néolithique. Une nouvelle fois, des images mentales viennent converger au-dessus des Birvideaux ! Le détour par le corpus des légendes qui entourent ces rochers submergés a été l'occasion de mettre à mal les interprétations littérales de mémoire transgénérationnelle. Nous prétendons cependant que ce sont finalement les mêmes mécanismes psychiques qui entraînent archéologues, religieux et conteurs à franchir le miroir d'eau pour y chercher un autre-monde. Il convient de les considérer comme des modes de connaissance d'une réalité physique qui doivent être examinés et critiqués de manière rationnelle.

3. L'île des Birvideaux dans le paysage maritime mésolithique du sud de la Bretagne

Aucun élément archéologique direct n'est disponible pour continuer de reconstruire ou plutôt pour faire émerger l'île mésolithique des Birvideaux. C'est un appel évidemment à entamer des recherches sur cet espace submergé, sans garantie de résultats positifs tant l'abrasion marine y fut intense. On peut à ce stade réintégrer dans le paysage maritime mésolithique cet espace qui fut une île durant au moins deux millénaires et certainement pendant les septième et sixième millénaires avant notre ère. Les occupations mésolithiques de l'époque sont relativement bien connues en Bretagne Sud (Marchand, 2014 ; fig. 3). Le détachement des grandes îles, comme Groix et Belle-Île, semble avoir été plus tardif que celle des Birvideaux, au cours du septième millénaire (Marchand, 2013). Les côtes des actuels départements du Morbihan et du Finistère sont jalonnées de sites, qui nous aident à modéliser les lignes de force sociales, économiques et culturelles de ces paysages (Marchand, 2005, 2013, 2014 ; Marchand et Musch, 2013). L'unité culturelle de cette zone se fait autour de nombreux paramètres techniques et stylistiques qui définissent le Tévécien (Rozoy, 1978).

On distinguera ici plusieurs types d'habitats sur le littoral du Morbihan, selon la nature de leurs vestiges et les activités qui y sont recensées :

1. des habitats à structures lourdes, à dépôt coquillier et à cimetière, comme Tévéc alors sur le continent (Péquart *et al.*, 1937) et Port-Neuf sur l'île de Hoedic (Péquart et Péquart, 1954),
2. un habitat à dépôt coquillier, fosses, foyers et unités d'habitation légère, sur le continent à Beg-er-Vil (Kayser et Bernier, 1988 ; Marchand, 2017a et b ; Marchand *et al.*, 2016, 2017 ; Marchand et Dupont, 2017),
3. des sites insulaires sans structure lourde, mais avec des dizaines de milliers de silex taillés répandus dans un niveau archéologique unique, ou juste en surface du sol actuel, comme Malvant à Houat (Rozoy, 1978), Bordelann à Sauzon (Marchand et Musch, 2013), le

Gorzed à Groix (Le Guen, 2007 ; Denat, 2017) et l'île aux Moutons dans l'archipel de Glénan (Hamon *et al.*, 2003, 2004 ; Hamon et Daire, 2015),

4. des sites continentaux proches du littoral de l'époque sans structure lourde, mais avec des dizaines de milliers de silex taillés, comme Kerhillio à Erdeven (Rozoy, 1978), Kerjouanno à Arzon (Rozoy, 1978) ou Beg-an-Aud à Saint-Pierre-Quiberon (inédit),

5. un site à foyers datés du sixième millénaire avant notre ère et à faible concentration de mobilier lithique au Groah-Denn à Hoedic (Large et Mens, 2017).

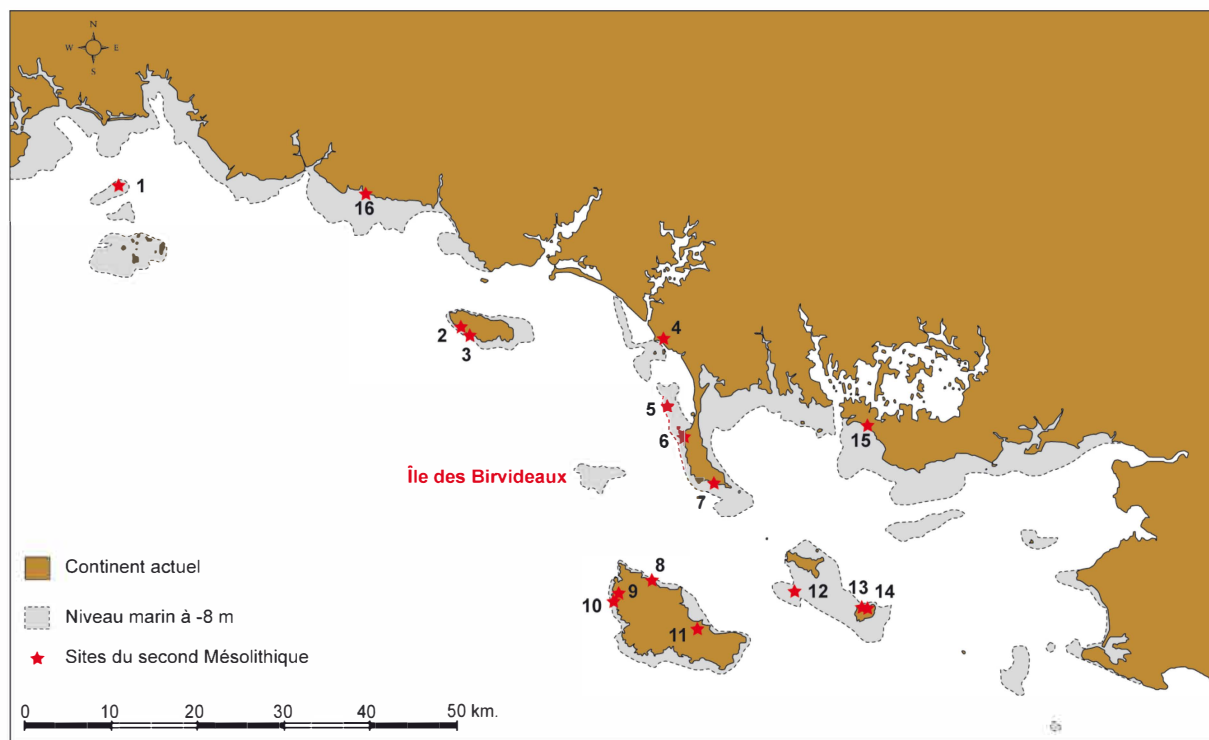


Fig. 3. Répartition des principaux sites insulaires et côtiers du second Mésolithique dans le sud de la Bretagne. Le niveau -8 m correspondrait aux plus hautes mers de la fin du Mésolithique, au 6ème millénaire avant notre ère. Les sites sont numérotés : 1 : île aux moutons, 2 : le Gorzed, 3 : Quéhello, 4 : Kerhillio, 5 : Téviec, 6 : Beg-an-Aud, 7 : Beg-er-Vil, 8 : pointe de Kerzo, 9 : Bordelann, 10 : Porh Lezoned, 11 : Kervin, 12 : Malvant, 13 : Port-Neuf (Hoëdic), 14 : le Groah-Denn, 15 : Kerjouanno, 16 : Pors-Bali (DAO : G. Marchand, modifié de Marchand, 2013 et Meunier, 2004).

Les mobilités maritimes sont évidentes, puisque les caractères techniques et stylistiques développés sur les îles (Glénan, Hoedic, Malvant, Groix, Belle-Île) et sur le continent sont identiques, signe indubitable de contacts fréquents. Mais avec quelles embarcations ? Le mystère reste total, car même les outils de fabrication de supposées pirogues monoxyles – haches, herminettes, choppers voire gros éclats – sont absents de l'outillage en roche taillée et les matières dures animales ne fournissent guère d'équivalents. On s'oriente plutôt sur l'hypothèse de barque en peau tendue sur une armature de bois, mais il faudrait trouver les outils de tannage des peaux, ce qui reste également problématique. Des embarcations en matières végétales peuvent aussi avoir été utilisées.

Lors d'un premier examen du Mésolithique insulaire atlantique, la rareté des roches taillables et la faible résilience des écosystèmes terrestres de ces espaces réduits avaient été pointées, qui ne devaient pas encourager les occupations longues par des groupes de chasseurs-cueilleurs (Marchand, 2013). Les ressources marines étaient en revanche appréciables : les analyses isotopiques menées sur les ossements humains de Hoedic signalent en effet un très fort apport de protéines marines dans l'alimentation de ces humains (Schulting et Richards, 2001). On ne doit pas non plus oublier que ces îles étaient très probablement des supports bienvenus lors des déplacements par cabotage dans des mers ouvertes souvent agitées.

Dans ce réseau de mobilité maritime, l'île des Birvideaux était inéluctablement un point d'appui apprécié. Le phare actuel est à 13,8 km à l'ouest de Beg-er-Vil, 14 km en bateau puisque l'on doit contourner la pointe de Beg-ar-Lann. Il est à 12 km au sud-ouest de Téviec. Bordelann sur Belle-Île est à 16,2 km vers le sud, à vol de goéland, mais un peu plus de 17 km par la côte en contournant la pointe des Poulains ou 15 km si l'on laisse son embarcation dans le fond actuel de la ria de Sauzon, en s'épargnant ainsi le franchissement d'un cap aux eaux mouvementées. Le Gorzed, qui trône au sommet des falaises sud de l'île de Groix, est à 22 km au nord-ouest des Birvideaux. Ces distances sont aisées à parcourir par mer calme en une seule journée, si l'on en croit certains référentiels ethnographiques (Ames, 2002 ; Rowley-Conwy et Piper, 2016). Au terme de cette brève inscription de l'île des Birvideaux dans son paysage du Mésolithique, on a révélé un potentiel de recherche certain, qu'il conviendra un jour prochain d'exploiter.



Fig. 4. Le phare des Birvideaux apparaît tremblotant au couchant, depuis le site de Beg-er-Vil. L'île était visible depuis cet habitat mésolithique, comme d'ailleurs du haut des falaises de Groix et de Belle-Île (Photo : G. Marchand).

4. Conclusion

Les hauts-fonds des Birvideaux, couverts au minimum par 2,60 m d'eau, ne représentaient pas de réel danger pour les flottes de pêcheurs locaux. Il n'en allait pas de même pour les navires de fort tonnage, notamment ceux de la flotte de guerre abritée à Lorient. Il fallait urgemment en signaler les parages. La construction d'un phare à cet endroit détient le record de durée, puisqu'elle s'étala entre 1880 et 1934, victime d'aléas techniques et politiques (Fichou *et al.*, 1999. Voir aussi <http://phares-de-france.pagesperso-orange.fr/>). La tour octogonale de 30 m de haut porte un feu de 10 milles de portée ; encore un feu...

Elle n'était hélas pas encore érigée lorsque le 21 décembre 1911, le trois-mâts Carl Bech immatriculé à Tvedestrand en Norvège talonna sur les roches immergées des Birvideaux, à la suite d'une rupture de gouvernail (Le Corre et Le Corre, 2003, p. 60-63). Poussé par la tempête, le navire à coque de fer dériva ensuite vers l'est et alla se briser en deux sur la Basse Saint-Clément qui prolonge la pointe de Beg-er-Vil, au sud de Quiberon. Les seize membres d'équipage périrent ; une stèle fut érigée en 1996 à l'extrémité de la pointe pour saluer leur mémoire. L'histoire officielle souligne avec moins de vigueur la nature de la cargaison, 1800 tonnes de guano chargées au Pérou et destinées à l'industrie des engrais à Nantes. On prétend que des volutes d'excréments aviaires entouraient le lieu du naufrage !

Ce trait d'union dramatique entre les Birvideaux et Beg-er-Vil vient clore notre évocation du paysage maritime mésolithique au sud de la Bretagne. En réintégrant le potentiel point d'appui insulaire des Birvideaux dans la carte des mobilités maritimes des derniers chasseurs-pêcheurs-collecteurs, ce travail ne pouvait faire l'impasse sur un volet légendaire bien attesté, qui semblait curieusement renvoyer à des observations archéologiques. On a vu qu'il n'était pas besoin de faire appel au Mésolithique pour comprendre ces histoires, mais davantage au registre chrétien. Dans la construction d'une préhistoire maritime, il serait cependant dommage de se priver de toutes ces manières d'interpréter le monde, puisqu'elles entretiennent entre-elles tant d'échos.

Pour conclure de manière plaisante, on mentionnera qu'il existe une société « Birvideaux Incendie », spécialisée dans les alarmes incendie, implantée en Touraine à Montbazou et immatriculée en 2009. L'association entre le feu et le haut-fond des Birvideaux revient encore et toujours ; gageons que ces flambées sous-marines n'ont pas fini de resurgir là où on ne les attend pas.

Remerciements

Cette enquête buissonnière, née d'un bel étonnement alors que je fouillais le site mésolithique de Beg-er-Vil, a grandement bénéficié de documents fournis par Georges Le Pessec et Martine Mangeon, ainsi que des informations avisées de Jean-Loïc Le Quellec. Que tous ces précieux érudits et passeurs de mémoire soient ici remerciés !

* UMR 6566 CReAAH (Centre de Recherche en Archéologie, Archéosciences, Histoire)

Bibliographie

AMES K.M., 2002 – Going by boat: The forager-collector continuum at sea. In : Fitzhugh B., and Habu J. (eds.), *Beyond foraging and collecting: Evolutionary change in hunter-gatherer settlement systems*. New York, Kluwer, p. 19-52.

AUDREN C., TRIBOULET C., CHAURIS L., LEFORT J.-P., VIGNERESSE J.-L., AUDRAIN J., THIÉBLEMONT D., GOYALLON J., JÉGOUZO P., GUENNOC P., AUGRIS C., CARN A., 1993 – *Notice explicative, Carte géologique France (1/25000), feuille île de Groix (415)*. Orléans, Bureau de Recherches Géologiques et Minières, 101 p.

DELANOË Y., PINOT J.-P., 1974 – Étude structurale du Tertiaire de la région du banc Bertin entre Belle-Île et les îles de Glénan, Bretagne méridionale. *Bulletin de l'Union des Océanographes de France*, 9, p. 59-64.

DELANOË Y., PINOT J.-P., 1977 – Littoraux et vallées holocènes submergés en Baie de Concarneau (Bretagne méridionale). *Bulletin de l'association française pour l'étude du quaternaire*, p. 27-38.

DENAT G.-A., 2017 – *Le Gorzed (Groix, Morbihan) : une occupation insulaire du Mésolithique*. Rennes, Mémoire de Master 2 de l'Université de Rennes 2.

NUNN P.D., REID N.J., 2016 – Aboriginal Memories of Inundation of the Australian Coast Dating from More than 7000 Years Ago. *Australian Geographer*, 47(1), p. 11-47.

ER MASON R., 1943 – *Chal ha Dichal, poésies en vannetais suivies de Pardon Er birvideu (Le Pardon des Birvideaux)*. Éditions Dihunamb, 150 p.

FICHOU J.-C., LE HÉNAFF N., MÉVEL X., 1999 – *Phares. Histoire du balisage et de l'éclairage des côtes de France*. Douarnenez, Éditions Le Chasse-Marée-Armen, 451 p.

GOSLIN J. 2014 – *Reconstitution de l'évolution du niveau marin relatif holocène dans le Finistère (Bretagne, France) : dynamiques régionales, réponses locales*. Brest, Thèse de l'université de Bretagne Occidentale, 355 p.

GOURONG L., 1999 – *Contes de Quiberon et des alentours*. Le Faouët, Éditions du Scorff, 123 p.

HAMON G., DAIRE M.-Y., GUYODO J.-N., 2003 – *Sondages sur l'île aux Moutons, Fouesnant (29), Rapport de sondages complémentaires*. Rennes, Service Régional de l'Archéologie, 45 p.

HAMON G., BAUDRY A., DAIRE M.-Y., DEFAIX J., DUPONT C., GUYODO J.-N., 2004 – *L'île aux Moutons, Fouesnant (29). Rapport de fouille programmée*. Rennes, Service Régional de l'Archéologie, 35 p.

HAMON G., DAIRE M.-Y., 2015 – L'île aux Moutons et l'archipel des Glénan (Fouesnant, Finistère), de la Préhistoire à la fin de l'indépendance gauloise. In : Audouard L., Gehres B. (dir.), *"Somewhere Beyond The Sea". Les îles bretonnes : perspectives archéologiques, géographiques et historiques*, Actes du Séminaire d'Archéologie de l'Ouest, avril 2014. Oxford, Archaeopress (British Archaeological Reports International Series 2705), p. 55-69.

HÉLIAS P.-J., 1983 – *Légendes de la mer*. Châteaulin, Éditions d'Art Jos Le Doaré, 96 p.

KAYSER O., BERNIER G., 1988 – Nouveaux objets décorés du Mésolithique armoricain. *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 85(2), p. 45-47.

LAMBECK K., 1997 – Sea-level change along the French Atlantic and Channel coasts since the time of the Last Glacial Maximum. *Palaeogeography, Palaeoclimatology, Palaeoecology*, 129(1-2), p. 1-22.

LARGE J. M., MENS E., 2017 – Files de pierres dressées à Hoedic et dans l'ouest de la France. Melvan, *La Revue des deux îles*, 14, p. 51-68.

LAVENOT P.-M., 1886 – *Les îles d'Hoedic et d'Houat et la Presqu'île de Quiberon. Étude géographique et archéologique. Fascicule 1*. Vannes, Imprimerie Galles, 15 p.

LAVENOT P.-M., 1890 – *La Chapelle de Saint-Clément en Quiberon. Étude archéologique*. Vannes, Imprimerie Galles, 30 p.

LE CORRE D., LE CORRE J., 2003 – *Les grands naufrages de Lorient à la Loire*. Spézet, Keltia graphic, 127 p.

LE FUR M.-R., 1908 – *Les âmes errantes. Légendes bretonnes de la Presqu'île de Quiberon*. Paris, Bibliothèque régionaliste Bloud et Cie, 60 p.

LE GUEN A., 2007 – Le Gorzed – Une Station du Mésolithique moyen sur l'Île de Groix. *Bulletin de la Société d'Archéologie et d'Histoire du Pays de Lorient*, 35, 27-38.

LE QUELLEC J.-L., SERGENT B., 2018 – *Dictionnaire critique de mythologie*. Paris, Centre National de la Recherche Scientifique Éditions, 1554 p.

LE ROUZIC Z., 1934 – *Carnac. Légendes – Traditions – Coutumes et contes du Pays*. Vannes, imprimerie Lafolye et Lamarzelle (5e éd.), 193 p.

LE SCOUZÉC G., 1989 – *Guide de la Bretagne Mystérieuse*. Paris, Tchou (« les Guides Noirs »), 669 p.

MARCHAND G., 2005 – Le Mésolithique final en Bretagne : une combinaison des faits archéologiques. In : Marchand G., Tresset A. (dir.), *Unité et diversité des processus de néolithisation sur la façade atlantique de l'Europe (7-4ème millénaires avant J.-C.)*. Paris, Société Préhistorique Française, mémoire 36, p. 67-86.

MARCHAND G., 2013 – Le Mésolithique insulaire atlantique : systèmes techniques et mobilité humaine à l'épreuve des bras de mer. In : Daire M.-Y., Dupont C., Baudry A., Billard C., Large J.M., Lespez L., Normand E. et Scarre C. (dir.), *Ancient Maritime Communities and the Relationship between People and Environment along the European Atlantic Coasts/ Anciens peuplements littoraux et relations home/milieu sur les côtes de l'Europe atlantique*. Proceedings of the HOMER 2011 Conference, Actes du colloque HOMER 2011 (Vannes, 28 septembre-1er octobre 2011). Oxford, Archaeopress (British Archaeological Reports International Series 2570), p. 359-369.

MARCHAND G., 2014 – *Préhistoire atlantique. Fonctionnement et évolution des sociétés du Paléolithique au Néolithique*. Arles, Éditions Errance, 520 p.

MARCHAND G., DUPONT C., DELHON C., DESSE-BERSET N., GRUET Y., LAFORGE M., LE BANNIER J.-C., NETTER C., NUKUSHINA D., ONFRAY M., QUERRÉ G., QUESNEL L., STÉPHAN P., TRESSET A., 2016 – Retour à Beg-er-Vil. Nouvelles approches des chasseurs-cueilleurs maritimes de France Atlantique. In : Dupont C., Marchand G. (dir.), *Archéologie des chasseurs-cueilleurs maritimes. De la fonction des habitats à l'organisation de l'espace littoral*, Actes de la séance de la Société préhistorique française de Rennes, 10-11 avril 2014. Paris, Société préhistorique française (Séances de la Société préhistorique française 6), p. 283-319.

MARCHAND G., DUPONT C., LAFORGE M., LE BANNIER J.-C., NETTER C., NUKUSHINA D., ONFRAY M., QUERRÉ G., QUESNEL L., STÉPHAN P., 2017 – Before the spatial analysis of Beg-er-Vil: A journey through the multiple archaeological dimensions of a Mesolithic dwelling in Atlantic France. *Journal of Archaeological Science Reports*, 18, p. 973-983.

MARCHAND G., 2017a – Inventaire et interprétation des structures en creux des sites mésolithiques de France atlantique. In : Achard-Corompt N., Ghesquière E. et Riquier V. (éd.), *Creuser au Mésolithique / Digging in the Mesolithic*, Actes de la séance de la Société préhistorique française de Châlons-en-Champagne (29-30 mars 2016). Paris, Société préhistorique Française (Séances de la Société préhistorique française 12), p. 129-146.

MARCHAND G., 2017b – Le Mésolithique à Hoedic : la lumière viendra-t-elle de Quiberon ? *Lettre de Melvan*, juin 2017, 28, p. 2.

MARCHAND G., MUSCH G., 2013 – Bordelann et le Mésolithique insulaire en Bretagne. *Revue archéologique de l'Ouest*, 30, p. 7-36.

MARCHAND G., DUPONT C., 2017 – Beg-er-Vil ou la transformation d'un amas coquillier en habitat littoral. *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, Actualités scientifiques, 114(2), p. 373-375.

MENIER D., 2004 – *Morphologie et remplissage des vallées fossiles sud-armoricaines : apport de la stratigraphie sismique*. Doctorat de l'université de Bretagne Sud, Mémoires Géosciences Rennes, 110, 202 p.

MENIER D., TESSIER B., PROUST J.-N., BALTZER A., SORREL P., TRAINI C., 2010 – The Holocene transgression as recorded by incised-valley infilling in a rocky coast context with low sediment supply (southern Brittany, western France). *Bulletin de la Société Géologique de France*, 181(2), p. 115-128.

PÉQUART M., PÉQUART S.-J., BOULE M., VALLOIS H., 1937 – Tévéc, station nécropole mésolithique du Morbihan. Paris, Archives de l'Institut de Paléontologie Humaine (mémoire 18), 227 p.

PÉQUART M., PÉQUART S.-J., 1954 – Hoëdic. *Deuxième station-nécropole du Mésolithique côtier armoricain*. Anvers, De Sikkel, 93 p.

PINOT J.-P., 1968 – Littoraux würmiens submergés à l'Ouest de Belle-Île. *Bulletin de l'Association Française pour l'étude du quaternaire*, p. 197-216.

PINOT J.-P., 1974 – *Le pré-continent breton, entre Penmarc'h, Belle-Île et l'escarpement continental, étude géomorphologique*. Lannion, Imprim, 256 p.

PIRAZZOLI P.A., 1991 – *World atlas of Holocene sea level changes*. Amsterdam, Elsevier (Oceanography Series 58), 300 p.

RABINEAU M., BERNÉ S., OLIVET J.-L., ASLANIAN D., GUILLOCHEAU F., JOSEPH P., 2006 – Paleo sea levels reconsidered from direct observation of paleoshoreline position during Glacial Maxima (for the last 500,000 years). *Earth and Planetary Science Letters*, 252, p. 119-137.

ROWLEY-CONWY P., PIPER S., 2016 – Hunter-Gatherer Variability: Developing Models for the Northern Coasts. *Arctic*, 69(1), p. 1-4. <https://doi.org/10.14430/arctic4623>

ROZOY J.-G., 1978 – *Les derniers chasseurs. L'Épipaléolithique en France et en Belgique*. Reims, Bulletin de la Société archéologique champenoise (no spécial juin 1978), 605 p.

SCHULTING R.J., RICHARDS M.P., 2001 – Dating women becoming farmers: new paleodietary and AMS dating evidence from the breton mesolithic cemeteries of Tévéc and Hoëdic. *Journal of Anthropological Archaeology*, 20, p. 314-344.

SÉBILLOT P., 1905 – *Le Flok-lore de France. Tome deuxième : la mer et les eaux douces*. Paris, Guilmoto.

STÉPHAN P., 2011 – Colmatage sédimentaire des marais maritimes et variations relatives du niveau marin au cours des 6000 dernières années en rade de Brest (Finistère). *Norvès*, 220, p. 9-37.

STÉPHAN P., GOSLIN J., 2014 – Holocene relative sea-level rise along the Atlantic and English channel coasts of France: reassessment of existing data using 'Sea-level index points' method. *Quaternaire*, 25(4), p. 295-312.

STÉPHAN P., GOSLIN J., PAILLER Y., MANCEAU R., VAN VLIET-LANOË B., HÉNAFF A., DELACOURT C., 2015 – Holocene salt-marsh sedimentary infillings and relative sea-level changes in West Brittany (France) based on foraminifera transfer functions. *Boreas*, 44(1), p.153-177.

TERS M., 1973 – Les variations du niveau marin depuis 10 000 ans le long du littoral atlantique français. In : *Le Quaternaire Géodynamique, stratigraphie et environnement*, 9e congrès I.N.Q.U.A., Christchurch, déc. 1973, Comité National de l'I.N.Q.U.A., p. 114-135.

VAN GENNEP A., 1998 – *Le Folklore français. – Du berceau à la tombe ; Cycles de Carnaval ; Carême et de Pâques*. Paris, Robert Laffont, collection « Bouquins », 1182 p.